

PHILOSOPHIE

Épreuve orale commune

M. Martin DUMONT / M. Frédéric FRUTEAU de LACLOS / M. Antoine GRANDJEAN / Mme Pauline NADRIGNY / Mme Elena PARTENE / Mme Claire SCHWARTZ

Coefficient de l'épreuve : 3

Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure 30

Durée de passage devant le jury : 30 minutes dont 20 minutes d'exposé et 10 minutes de questions et réponses

Type de sujets donnés : question, une ou plusieurs notions, locution, expression ou citation

Modalités de tirage du sujet : Tirage au sort d'un ticket comportant deux sujets que le candidat lit devant le jury. Le candidat indique son choix au début de sa prestation orale.

Liste des ouvrages généraux autorisés : Dictionnaire de langue française ; tout dictionnaire des noms propres est exclu

Liste des ouvrages spécifiques autorisés : aucun

Comme l'année précédente, candidates et candidats se sont vu proposer un choix entre deux sujets relevant, au moins relativement, de deux champs différents parmi ceux qu'identifie le programme, à l'exclusion de celui qui avait été retenu pour l'écrit (en l'occurrence, cette année, « Les sciences humaines : homme, langage, société »). Étaient donc concernés « L'art, la technique », « La politique, le droit », « La métaphysique », « La science », et « La morale ». Cette dualité de champs était souvent composée avec une différence de forme, la formulation de l'un des sujets (question) pouvant paraître plus « classique » que l'autre (une ou plusieurs notions, locution, expression ou citation).

Pour autant, il s'agissait dans tous les cas de philosophie. Or, s'il ne fait aucun doute que toutes les personnes déclarées admissibles au concours présentent un niveau général excellent, c'est d'abord leur rapport aux exigences particulières de la discipline qui fait la différence entre leurs prestations dans le cadre de l'épreuve commune de philosophie. Le jury souhaiterait donc rappeler que la philosophie consiste avant tout dans un effort pour penser quelque chose au mieux, c'est-à-dire de façon à la fois radicale, claire, et conséquente. Ce qui demande que l'on s'emploie à identifier des problèmes, à produire des concepts et à développer une argumentation solide pour défendre une thèse déterminée sur quelque chose, tout en étant capable de tirer profit des analyses et des outils élaborés par la tradition. Cette année, peut-être plus encore que les précédentes, le jury a très fréquemment été confronté à deux attitudes qui trahissaient un rapport tout autre à la philosophie.

La première de ces attitudes consiste à attribuer à la philosophie la consistance d'une chose, en faisant de ce dont l'identité n'est au fond qu'opérateur une sorte de département de la réalité. Or toute hypostase de « La philosophie » n'est pas seulement erronée, en ce qu'elle dissimule le fait qu'il s'agit avant tout et toujours de *philosopher*, quand bien même ce geste s'enrichit toujours de sa propre histoire. Une telle substantialisation qui, au lieu de penser le substantif depuis le verbe, fait du second un accident du premier, est surtout égarante. Elle conduit à toujours faire de la philosophie l'un des objets – et en dernière instance l'unique objet – d'elle-même. Tout sujet de philosophie devient *au sujet de* la philosophie. En croyant, de bonne foi ou non, faire l'honneur de la réalité à la philosophie (la philosophie, c'est quelque chose !), on la prive en fait de toute prise sur le réel : la philosophie ignore le monde et se retrouve dans un constant tête-à-tête avec elle-même.

C'est ce qui a conduit certains candidats à ajouter la philosophie aux termes du sujet qu'ils avaient retenu, comme s'il s'agissait simplement d'explicitier une présence qui allait de soi. Ainsi le sujet « Art et illusion » a-t-il été immédiatement lu comme une invitation à se demander en quoi le caractère illusionniste de l'art est un problème *pour la philosophie*, ce qui conduisait à développer successivement trois exposés (au demeurant honorables) sur le thème « art, illusion *et philosophie* » (*selon* Platon, *selon* Kant et *selon* Hegel). La philosophie, d'être partout en jeu, n'était nulle part vraiment à l'œuvre, en même temps que ce qui était proprement en question s'en trouvait largement éclipsé.

Comme on le voit sur l'exemple qui précède, c'est le même rapport à la philosophie qui conduit à la réduire à un corps de doctrines, lesquelles, puisqu'elles sont conflictuelles, ne constituent alors rien d'autre qu'un répertoire d'opinions – certes quelque peu raffinées – dans lesquelles il s'agirait de piocher pour en parcourir une sélection, comme si leur succession suffisait à convertir leur juxtaposition en une argumentation. En effet, si la philosophie n'a affaire qu'à elle-même, elle s'identifie aux dits et écrits de celles et ceux qui firent profession d'en faire. L'épreuve de philosophie requiert assurément que l'on maîtrise les produits de son histoire. Mais elle demande que l'on s'en serve philosophiquement, plutôt que de les traiter comme des faits. C'est donc un usage instrumental des connaissances philosophiques qui doit être opéré : penser avec Arendt ou à l'aide de Platon, plutôt que narrer ce que l'une ou l'autre a pensé.

Cela se mesure par les effets, car cela doit permettre d'établir une position à la fois solidement étayée et revendiquée en propre. L'attitude opposée ne manque pas de se révéler au cours de l'entretien, lorsque le jury, confronté à un exposé aussi historique que désengagé, demande à un candidat ce qu'il pense pour son propre compte, et se voit répondre : « Ah, mais si vous me demandez mon avis ... ». Cette réponse était d'autant plus désarmante que le sujet censément traité était « Peut-on donner un sens à son existence ? », ce qui appelait assurément un minimum d'engagement... Elle trahissait en outre une conception intégralement doxographique de la philosophie, et même du rapport à la vérité en général : il y aurait l'opinion du candidat et les opinions des philosophes, la première jugeant bon de s'effacer au profit des secondes, que ce soit humilité ou opportunisme... Or ce que l'épreuve de philosophie exige, c'est que l'on s'efforce, autant qu'il est possible, de s'extraire du terrain des opinions en général, pour produire une réflexion personnelle, dont la lucidité, la rigueur et la solidité ne peuvent que tirer profit des concepts, analyses et arguments développés par les philosophes.

Le jury apprécie donc toujours que la conclusion de l'exposé donne lieu à la revendication d'une position déterminée. C'est le cas pour tout type de sujet, mais c'est encore plus évident quand il s'agit d'une question, dont le traitement appelle nécessairement une réponse, provisoire à chaque grande étape du développement, finale (sinon définitive) en conclusion. Il est donc rappelé aux candidates et candidats que si le sujet qu'ils choisissent a une forme interrogative, il convient d'affronter la question posée. Ainsi, s'il est nécessaire de construire le problème soulevé par la

question, c'est toujours pour répondre à la seconde, et non pour lui substituer le premier, sans quoi le sujet s'en trouve déplacé. De même, il n'est pas opportun de transformer un sujet interrogatif en sujet notionnel, en sélectionnant dans l'énoncé l'un des concepts qu'il engage. Transformer « Faut-il être mesuré en toutes choses ? » en « La mesure », c'est se condamner à présenter un exposé qui, même très technique, voire puissant dans chacune de ses parties, ne traite pas la question posée. Plus largement, il est toujours déconseillé de céder à la tentation du refus d'obstacle, dont deux modalités fréquentes sont le déport du sujet vers une notion connexe ou sa reconduction forcée à des questions préparées dans le cadre de l'écrit, par où il se voit réduit au rôle de prétexte à de très longs exposés, sans doute rassurants pour celui ou celle qui s'y livre, mais sans lien réel avec ce qui est en question.

Mais qu'il s'agisse de développer une réflexion personnelle, cela n'implique absolument pas que les références aux œuvres puissent être absentes ou expéditives. C'est même le contraire qui est vrai. Car lorsque la pensée d'un auteur ou d'une autrice est traitée comme une opinion, elle tend à faire l'objet d'une identification grossière la réduisant à une thèse massive. Il en va tout autrement lorsqu'elle doit pouvoir servir d'outil, car c'est seulement dans leur précision qu'un concept, un argument ou une analyse peuvent s'avérer féconds. Ce n'est donc, et le paradoxe n'est qu'apparent, qu'en entrant parfois dans le détail des références historiques que l'on peut faire œuvre de philosophie au présent, ce qui suppose de disposer d'authentiques connaissances de première main, et donc d'avoir sérieusement fréquenté les textes durant l'année. Sur ce point, le jury ne peut que regretter le traitement souvent réservé aux auteurs, parfois réduits à leur nom et auquel des positions vagues, sinon caricaturées, sont régulièrement attribuées, au point que l'on devine aisément qu'ils n'ont pas été lus. Cela vaut en particulier des auteurs les plus classiques, et typiquement de Descartes, qui aura été cité de nombreuses fois sans donner lieu à aucun exposé qui puisse convaincre qu'il avait été réellement fréquenté.

Une véritable réflexion suppose en outre un constant souci de détermination conceptuelle, dont l'opposé est une tendance à entretenir la confusion pour ne pas s'engager dans ce qui demande à être pensé. Le jury invite donc candidates et candidats à toujours s'employer à cerner au plus près ce qui est en cause, en pratiquant un réel travail d'identification et de différenciation. Tenter de répondre à la question « Qu'est-ce qu'une fiction ? » en commençant par entendre le terme comme un synonyme de « représentation artistique » avant d'en faire l'équivalent de « l'hypothèse scientifique »,

c'est développer un propos dont l'absence d'unité interne entre ses divers moments n'est que l'expression d'une absence générale de rapport à ce qui demandait à être pensé : dans cet exposé, il aura été question de deux notions tout à fait différentes, et jamais de la fiction comme telle.

Conduire une réflexion, c'est enfin produire un propos dont la clarté des articulations, la continuité argumentative et la solidité logique doivent être manifestes. Jouer sur les équivoques, passer à autre chose ou négliger d'être convaincant, c'est se livrer à un pur exercice de rhétorique sans enjeu ni gain théoriques. À l'inverse, devant la question « Qu'est-ce qu'une démocratie ? », s'employer à distinguer la définition constitutionnelle d'un régime assurant la souveraineté du peuple, les modalités politiques d'une promotion de la participation active des citoyens et l'enjeu pédagogique et social de la production d'un éthos chez les individus, c'était bien procéder à un mouvement continu d'approfondissement en même temps que de retour au concret, et ainsi répondre à toutes les attentes de l'exercice.

La seconde attitude qui a été maintes fois constatée est opposée à la précédente, mais elle en constitue l'exact symétrique. Elle consiste non plus à réaliser la philosophie mais à déréaliser son objet. Candidates et candidats semblent parfois estimer que l'épreuve de philosophie relève d'une discipline qui n'est à l'épreuve de rien. Discipline de survol, sans contact avec le réel, confortablement installée dans l'élément éthéré d'un ciel des idées qui ne seraient les idées de rien, elle pourrait ignorer le monde, parce qu'au fond elle serait dans le sien. De l'autre monde, le nôtre, le monde, soit elle ne dirait rien, soit elle serait légitimée à dire n'importe quoi.

Dans le premier cas, l'expression de cette séparation aura été un silence criant. Comment cependant peut-on espérer penser le verbe « Habiter » sans jamais évoquer son sens concret ? Une signification peut d'ailleurs rester totalement sans effet si l'on se contente de la mentionner. Ainsi le sujet « Manifester » a-t-il donné lieu à un traitement exclusivement ontologique et théologique, sans que son sens socio-politique, simplement évoqué, soit jamais réellement pris au sérieux, et cela au sortir d'une période d'intense mobilisation concernant la dernière réforme des retraites. Invité lors de l'entretien à enrichir ses analyses ou à les mettre à l'épreuve en prenant vraiment en considération ce phénomène, le candidat n'est toutefois pas parvenu à en tirer quoi que ce soit. Mais si le réel ne fait rien à la philosophie, est-ce que cela ne suppose pas qu'elle n'a rien à en dire ? Et alors à quoi bon philosopher ?

Dans le second cas, la prise de distance avec la réalité donnait libre cours à un propos sans attache qui risquait de n'être pas seulement fantaisiste et stérile. Car la place laissée vide lorsque le souci de penser le réel était absent pouvait très vite être investie par des représentations et des discours massivement idéologiques et dépourvus de toute réflexivité critique. Traiter le sujet « Les forces de l'ordre » sans jamais interroger la notion d'ordre ni pluraliser ses significations, sans se demander ce que la nécessité du recours à la force nous apprend de cet ordre, sans se poser la question de savoir ce que cela fait ou doit faire à ces forces que d'être celles de l'ordre, c'est s'enfermer dans une abstraction qui empêche de vraiment penser quelque chose de quelque chose. Mais cette abstraction est évidemment particulièrement accueillante pour l'idéologie. Elle pouvait donc conduire à défendre la thèse totalement indéterminée (conceptuellement, historiquement et politiquement) selon laquelle « *la police* » (toujours et partout ? quelle qu'elle soit ? quoi qu'elle fasse ?) garantit (ce qui donc la précède ? est-ce sans conséquence ?) la sécurité et la liberté (sont-elles synonymes ? l'une prime-t-elle l'autre ?) des citoyens (c'est-à-dire ?). L'exemple censé l'établir était que les forces de l'ordre encadrant une manifestation auraient pour mission de protéger les manifestants des fauteurs de troubles qui s'immiscent dans leurs rangs. L'abstraction théorique se payait ainsi immédiatement de la reprise de discours politico-idéologiques non critiqués, dignes d'une communication gouvernementale ou d'un débat sur un plateau télévisé. Or on est en droit d'attendre mieux d'un oral d'entrée à l'École Normale Supérieure. Ce qui, c'est heureux, arrive et signale l'écart maximal entre deux prestations, lorsque traitant la question « Faut-il défendre l'ordre à tout prix ? », une candidate a proposé une réflexion très solide et tendue, sans jamais tomber dans les facilités d'un discours journalistique et en sachant s'élever au-dessus de « l'actualité » pour montrer l'universalité d'une question qui se posait déjà pour Machiavel. De même, il est assez dérangeant d'entendre un candidat traitant le sujet « L'ouvrier et l'ingénieur » récapituler les trois temps de son exposé en disant que « l'ingénieur pense », que « l'ouvrier exécute », et que tout est pour le mieux ainsi parce que sans cette division du travail « les choses ne pourraient pas fonctionner », sans jamais s'interroger sur les rapports entre travail et savoir, corps et technique ou production et société. Enfin, lorsqu'une candidate qui a résolu de réfléchir sur « L'expérience » illustre la thèse selon laquelle celle-ci serait « sclérosante » parce qu'elle rendrait aveugle à la nouveauté des situations en alléguant le fait que Pétain, héros de la Grande Guerre, n'a pas « trouvé de solution » aux problèmes inédits

qui se posaient quand il était au pouvoir, comme s'il s'était agi d'un défaut de lucidité dû à l'âge, qui plus est face à des décisions politiques présentées comme des questions techniques, c'est un véritable malaise qui saisit le jury. Lors de l'entretien, ce dernier a pu constater que la candidate ne pensait pas vraiment ce qu'elle avait avancé. C'était certes rassurant quant à la lucidité de la candidate, dont on était d'ailleurs en droit d'espérer que la formation conséquente qu'elle avait reçue en histoire devait la prémunir de telles opinions. Mais ce n'en était pas moins inquiétant quant à son rapport à la philosophie, puisqu'elle ne jugeait pas problématique d'avancer dans ce cadre ce qu'elle jugeait faux par ailleurs...

Une bonne pierre de touche de la pertinence des analyses, et donc d'un souci du réel sans lequel la philosophie perd à la fois toute consistance et toute fonction d'intelligibilité, se trouve ainsi dans le choix et dans le traitement des exemples. Il convient non seulement de toujours en prendre, mais aussi de réellement les investir, qu'on leur donne un rôle heuristique – comme occasions d'une construction théorique – ou qu'on leur assigne une fonction critique – comme lieux d'une mise à l'épreuve des résultats. Traiter « Promettre » ou « Les bons comptes font-ils les bons amis ? » sans se rapporter à aucune situation concrète et en préférant s'enfermer dans des références qui dès lors sont elles-mêmes sans référent, c'est se condamner à n'en rien dire. Au contraire, un candidat a su mettre à profit ses connaissances remarquables en histoire de la musique pour développer une réponse à la fois riche et pertinente à la question « De quoi la musique est-elle l'art ? ».

Le jury souhaite encore rappeler quelques points qui tiennent à la nature de l'exercice.

Il s'agit d'abord d'un oral, qui a ses exigences propres. Or sur ce point les exposés présentés ont témoigné de la très bonne maîtrise générale de l'exercice ; rythme de la parole, clarté de l'expression et de la structure du propos, durée de la prestation, sur tous ces points la majeure partie des admissibles se sont avérés particulièrement au point, ce qui témoigne sans doute d'un excellent travail de préparation. Pour autant, il est certain qu'avec une heure et demie de préparation, et sur des sujets souvent difficiles, l'enjeu n'est pas nécessairement d'entrer dans la salle pour simplement livrer un produit fini. Que la candidate ou le candidat cherche encore à produire certaines formulations, à développer tel exemple ou à préciser telle référence n'est certainement pas mis à son débit. Cela indique même bien plutôt un engagement

et une sincérité, quand certaines prestations sans aspérité déroulent un discours d'autant plus impeccable formellement qu'il contourne tous les obstacles. Une très belle leçon sur « La voix » a été l'occasion d'un vrai moment de réflexion, au cours duquel le jury était moins conscient du plan détaillé du candidat (plan que d'autres auront longuement annoncé en introduction, rappelé en tête de chaque partie et répété en conclusion, si bien que l'exposé au fond s'y sera réduit), que d'assister à un réel effort de problématisation philosophique, engagée et exigeante. Rappelons toutefois que, pour un oral, la première des exigences est de tâcher d'être entendu. Probablement intimidés par la situation ou empêchés par l'importance de l'enjeu, quelques-uns se sont entêtés à chuchoter, malgré plusieurs invitations expresses à parler plus fort. Cela ne pouvait que les desservir. Le jury est d'ailleurs constamment attentif à recevoir, à entendre et à interroger les admissibles avec la bienveillance qui leur permet de s'estimer non simplement autorisés mais réellement invités à parler.

Cet oral comporte par ailleurs deux parties. Il est donc très important de ne pas faire comme si la fin de l'exposé marquait la fin de l'épreuve. L'entretien qui l'achève compte véritablement pour l'évaluation de la prestation. Qu'il s'agisse de proposer un approfondissement ou un élargissement, de permettre une auto-correction, de donner lieu à une précision ou d'inviter à thématiser une dimension du sujet laissée dans l'ombre, les questions du jury doivent toujours être reçues comme des occasions d'améliorer la prestation initiale. À l'inverse, tout dilettantisme dans l'entretien, tout refus de prendre au sérieux les questions posées comme tout raidissement ou toute fermeture devant ce qui serait reçu comme une objection malvenue sont à proscrire.

Le jury estime enfin nécessaire d'ajouter cette année une remarque adressée aux élèves qui, s'ils devaient ne pas être admissibles lors de la prochaine session du concours, décideraient toutefois d'assister aux oraux dans la perspective d'une participation ultérieure. La même bienveillance à l'endroit de celles et ceux qui font face à une situation à fort enjeu, dans des conditions nécessairement éprouvantes, fonde une exigence très claire à l'égard du public, dont la présence est d'ailleurs à chaque fois soumise à l'acceptation explicite de la candidate ou du candidat. Il est en effet inacceptable que certaines personnes se permettent de déconcentrer leur camarade, en discutant, en s'agitant, voire en cherchant une prise électrique à laquelle brancher leur téléphone portable. Le jury aimerait ne pas avoir à procéder à de nouveaux rappels à l'ordre à l'avenir.

La moyenne de l'épreuve était cette année de 9,78, en légère baisse par rapport à la session précédente, et les prestations ont été notées entre 04 et 19. Cette baisse s'explique par le nombre très important de notes se situant entre 06 et 11 (68 %), ce qui indique que beaucoup de candidates et de candidats, sans réellement s'effondrer, ne sont pas parvenus à convaincre le jury que leur présentation satisfaisait vraiment aux exigences de l'exercice. Les notes supérieures ou égales à 14 ne représentent d'ailleurs que 15 % de celles qui ont été attribuées (contre près de 22 % l'année précédente). Sur 172 compositions, 10 ont obtenu une note supérieure ou égale à 16.

On trouvera ci-dessous les paires de sujets proposées cette année par les trois commissions d'oral :

- Les lois de la nature / Promettre
- Qui croire ? / Le paternalisme
- Apprendre / La fin de la guerre
- La pauvreté / Oublier
- « Être négatif » / La médecine est-elle une science ?
- Manifester / Qu'est-ce qu'une chose ?
- « Chacun ses goûts » / Qu'est-ce qu'être idéaliste ?
- Les « forces de l'ordre » / Qu'est-ce qu'un organisme ?
- Qu'est-ce qu'une démocratie ? / L'intérêt de l'art
- Voir / « C'est pour ton bien »
- 1, 2, 3 / Doit-on croire au progrès ?
- L'imaginaire / Les bons comptes font-ils les bons amis ?
- Qu'est-ce qu'une fiction ? / Être soi-même
- L'abstraction / La liberté s'apprend-elle ?
- Qu'est-ce qu'un peuple ? / Le style
- « Je ne crois que ce que je vois » / La colère
- L'État-Providence / Le conformisme
- Le droit de punir / Le nombre
- Qu'est-ce qu'un lieu ? / « L'enfer est pavé de bonnes intentions »
- Soigner / Prouver l'existence du monde extérieur

- Le musée / La liberté des uns s'arrête-elle où commence celle des autres ?
- Qu'est-ce que le moi ? / Littérature et philosophie
- La vie est-elle une valeur ? / Classer
- Qu'est-ce qu'un expert ? / L'esclavage
- Pensée et calcul / La pitié
- À quoi sert la technique ? / Avoir de la volonté
- De quoi la musique est-elle l'art ? / L'animal
- Danser / « Changer le monde »
- Être hors de soi / Y a-t-il des guerres justes ?
- L'intériorité / Le citoyen
- Qu'est-ce qu'une représentation ? / « Faire la paix »
- Les choses ont-elles un sens ? / « Les miracles de la technique »
- L'intelligence artificielle / Qu'est-ce qu'une constitution ?
- L'architecture est-elle un art ? / L'amour de la patrie
- Agir contre ses intérêts / Le tout et la partie
- L'ouvrier et l'ingénieur / Qu'est-ce qu'une contradiction ?
- Être attentif / Le commencement du monde
- Science et technique / La technique fait-elle violence à la nature ?
- Privation et négation / Le sentiment de liberté
- Substance et sujet / Vivre le moment présent
- Le bon sens / Qu'est-ce qu'une nation ?
- Peut-on agir sans raison ? / Genre et espèce
- Concept et image / « Rester soi-même »
- Le mécanisme / Lois et coutumes
- La perfection / Qu'est-ce qu'un savoir-faire ?
- L'histoire de l'art / Survivre
- La vie après la mort / Le public et le privé
- La mémoire / Un autre monde est-il possible ?
- L'amour de soi / Qu'est-ce qu'une anomalie ?
- Existe-t-il des démonstrations métaphysiques ? / L'environnement
- Exister hors du temps / Droits et devoirs
- Se convertir / La connaissance des faits
- S'adapter / Qu'est-ce qu'un nombre ?
- Identité et ressemblance / La peur

- La nature obéit-elle à des fins ? / Espérer
- La pesanteur / Expliquer, est-ce excuser ?
- La lettre et l'esprit / Vérifier

- Art populaire et art savant / Faudrait-il ne rien oublier ?
- L'analyse du vécu / Faut-il avoir des principes ?
- Continuité et discontinuité / Peut-on ne penser à rien ?
- La faiblesse de volonté / De quoi les métaphysiciens parlent-ils ?
- La faute et l'erreur / Peut-on représenter l'invisible ?
- Vivre et bien vivre / À quelle condition une démarche est-elle scientifique ?
- Être bien élevé / Qu'est-ce qu'une relation ?
- La science et le faux / Que signifie la mort ?
- Bêtise et méchanceté / Changer, est-ce devenir un autre ?
- Durer / Peut-on en savoir trop ?
- Beauté naturelle et beauté artistique / La raison peut-elle servir le mal ?
- « Ni Dieu ni maître » / Lequel, de l'art ou du réel, est-il une imitation de l'autre ?

- Voir le meilleur et faire le pire / À quoi reconnaît-on la vérité ?
- L'existence d'autrui / Percevons-nous les choses telles qu'elles sont ?
- À quoi bon ? / L'identité
- Temps et négation / Ceux qui savent doivent-ils gouverner ?
- La générosité / La métaphysique répond-elle à un besoin ?
- Le fanatisme / Tout est-il démontrable ?
- Qu'est-ce qu'être réaliste ? / Écouter et entendre
- La notion de point de vue / La logique est-elle un art de penser ?
- Colère et indignation / Les images empêchent-elles de penser ?
- On dit / Qu'est-ce que le mauvais goût ?
- Le mal est-il une objection à l'existence de Dieu ? / La publicité
- Le style / Est-ce seulement l'intention qui compte ?
- La temporalité de l'œuvre d'art / Peut-on se passer de principes ?
- La force des faibles / De quoi peut-on faire l'expérience ?
- La réalité virtuelle / Qu'est-ce qu'être moderne ?
- Qu'est-ce qu'un monstre ? / Prendre le pouvoir
- Y a-t-il des guerres justes ? / Persuader et convaincre

- La philosophie et le sens commun / Faut-il défendre l'ordre à tout prix ?
- Art et illusion / L'infini se réduit-il à l'indéfini ?
- Le respect / Qu'est-ce que définir ?
- Représenter / Y a-t-il de bons préjugés ?
- Y a-t-il une cause première ? / L'humilité
- La composition / Faut-il craindre le regard d'autrui ?
- L'indifférence / Peut-on tout exprimer ?
- L'instant / Faut-il perdre ses illusions ?
- La sensibilité / D'où vient le mal ?
- À chacun des goûts / Abstraire, est-ce se couper du réel ?
- Corps et esprit / Faut-il être mesuré en toutes choses ?
- L'achèvement de l'œuvre / Pourquoi philosopher ?
- La fatigue / Faut-il condamner la rhétorique ?
- Le nu et la nudité / Qu'est-ce qu'avoir de l'expérience ?
- S'ennuyer / Qu'est-ce qu'un faux problème ?
- Peut-on se choisir un destin ? / La laideur
- Peut-on donner un sens à l'existence ? / Découverte et justification
- Le proche et le lointain / Est-il parfois bon de mentir ?
- Le désir n'est-il pas qu'inquiétude ? / La comédie du pouvoir
- Analyse et synthèse / Faut-il se méfier de l'imagination ?
- La justification / Que peut un corps ?
- Le modèle / Peut-on penser sans savoir ce que l'on pense ?
- Le milieu / Peut-on parler d'un savoir poétique ?
- L'idolâtrie / Peut-on perdre son temps ?
- Avoir du jugement / Y a-t-il un art d'être heureux ?
- L'image et le modèle / Faut-il aimer son prochain comme soi-même ?
- La culpabilité / Ce qui est subjectif est-il arbitraire ?
- L'implicite / Ce qui n'est pas démontré peut-il être vrai ?
- Crise et critique / Peut-on écrire comme on parle ?
- L'absolu et le relatif / Qu'apprend-on dans les livres ?

- Les générations futures / Y a-t-il un art de penser ?
- Promettre / Qu'est-ce qu'une théorie scientifique ?
- Qu'est-ce qu'un modèle ? / L'instant

- Le spectacle de la nature / Qu'est-ce qu'une communauté scientifique ?
- L'érotisme / Qu'est-ce qu'être normal ?
- La nouveauté / Force et droit
- Gouverner / Pourquoi y a-t-il plusieurs philosophies ?
- Traduire, est-ce trahir ? / La matière
- Faut-il se fier au témoignage des sens ? / L'écriture est-elle une technique parmi d'autres ?
- La joie / L'architecte et la cité
- L'utopie / Suis-je mon cerveau ?
- Pourquoi des musées ? / Choisir
- Sans l'art parlerait-on de beauté ? / L'habitude
- Guerre et paix / L'identité
- Qu'est-ce qu'être réaliste ? / Habiter
- « Des goûts et des couleurs, on ne dispute pas » / Un peuple peut-il être souverain ?
- La préhistoire / Le sentiment d'injustice
- L'imagination en science / Faut-il des héros ?
- L'effort / L'idée de Dieu
- L'espace / Peut-on tout pardonner ?
- L'attention / Le politique doit-il s'appuyer sur la science ?
- L'origine / N'y a-t-il des droits que de l'homme ?
- Qu'est-ce qu'un principe ? / Masculin et Féminin
- L'expérience / Qu'est-ce qui n'est pas politique ?
- La catastrophe / Le vivant échappe-t-il à la connaissance ?
- Qu'est-ce qu'un monstre ? / Droit et moralité
- L'invivable / Pourquoi respecter la nature ?
- Le temps libre / Que faire de la violence ?
- L'art et la vie / Peut-on avoir peur d'être libre ?
- Les cinq sens / La politique consiste-t-elle à gérer l'urgence ?
- Les droits de l'enfant / Le désir d'éternité
- Le silence / Quelle peut être la force de nos idées ?
- Santé et politique / Qu'aime-t-on quand on aime ?
- Qu'est-ce qu'un concept ? / Le goût de la beauté
- Crime et châtement / L'acteur

- Peut-on être étranger au monde ? / La force des récits
- Le paysage / Les limites de la raison
- Qu'est-ce qu'être simple ? / L'erreur
- Qu'est-ce qu'un ami ? / La vérité nous rend-elle libres ?
- Le commun / Qu'est-ce qu'un corps ?
- La voix / Peut-on vouloir le mal ?
- La solitude / Qu'est-ce que parler veut dire ?
- Le sens commun / Un objet technique peut-il être beau ?
- L'image / Doit-on cultiver l'ironie ?
- Faut-il se méfier de l'inspiration ? Cause et loi